



**Cipango**

Cahiers d'études japonaises

22 | 2015

Du particulier et de l'universel

---

DUFOURMONT Eddy, *Confucianisme et conservatisme au Japon – La trajectoire intellectuelle de Yasuoka Masahiro (1898-1983)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2014.

Olivier Ansart

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2478>

ISSN : 2260-7706

**Éditeur**

INALCO

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2015

ISSN : 1164-5857

**Référence électronique**

Olivier Ansart, « DUFORUMONT Eddy, *Confucianisme et conservatisme au Japon – La trajectoire intellectuelle de Yasuoka Masahiro (1898-1983)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2014. », *Cipango* [En ligne], 22 | 2015, mis en ligne le 13 février 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2478>

---



Cipango – Cahiers d'études japonaises est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

**DUFOURMONT Eddy, *Confucianisme et conservatisme au Japon – La trajectoire intellectuelle de Yasuoka Masahiro (1898-1983)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2014.**

Avec ce livre consacré à Yasuoka Masahiro, intellectuel nationaliste, conservateur et « asianiste » influent du siècle dernier, Eddy Dufourmont nous offre une remarquable étude sur un personnage peu connu hors du Japon.

Dans la deuxième décennie du xx<sup>e</sup> siècle, Yasuoka fit ses études à l'université de Tōkyō où il développa un fort intérêt pour la pensée de Wang Yangming (1472-1529), ce penseur chinois critique du néo-confucianisme « orthodoxe » et réputé avoir influencé, lors de l'époque Tokugawa, des auteurs comme Nakae Tōju et l'activiste Ōshio Heihachirō.

Dans les années 1920, alors enseignant à l'Université Takushoku, il publia des ouvrages de tonalité nationaliste et conservatrice sur la pensée japonaise. Mais dès cette époque il sut tisser des liens avec des hommes politiques, et même des *zaibatsu* intéressés par son discours, liens qui lui permirent d'établir des écoles et académies privées. Au début des années 1930 il fonda même un mouvement politique éphémère, Kokuikai. Pendant la guerre, ces connections lui permirent d'obtenir un poste de conseiller au ministère de la Grande Asie orientale. Ceci lui valut quelques ennuis après la défaite – ses académies privées furent alors dissoutes –, mais il sut vite rebondir, formant une association, Shiyukyōkai, qui lui survécut.

On prête volontiers à Yasuoka le rôle d'une éminence grise ; il aurait été conseiller spirituel de plusieurs Premiers ministres, voire rédacteur de leurs discours, mais il est difficile de cerner vraiment les limites de son influence.

Eddy Dufourmont a écrit une biographie intellectuelle de ce personnage. Le deuxième chapitre est consacré à l'éducation de Yasuoka, mais aussi à cet élément crucial qu'est la formation du réseau qui allait être si important par la suite de sa carrière. Le troisième chapitre analyse en détail « la première apogée » :

l'académie Kokuikai, mais aussi ses relations non seulement avec les hommes politiques mais encore avec les milieux d'affaires. Le chapitre suivant présente ses activités pendant la longue guerre ; le cinquième la reconstruction du réseau et de son influence après la défaite ; le dernier enfin détaille les relations pendant cette période de Yasuoka avec les hommes politiques et les milieux d'affaires.

Il n'y avait pas lieu de s'attarder longuement sur le contenu de la pensée de Yasuoka, penseur médiocre dont l'originalité ne réside que dans l'éclectisme des références et le mélange des thèmes. Eddy Dufourmont le saisit fort bien, et analyse plutôt la stratégie du personnage. L'auteur veut réaliser, et réussit de manière convaincante une étude de cas alliant approche internaliste – la lecture des œuvres – et une approche externaliste – qui place ces œuvres dans leur contexte, analyse les institutions qui les accueillent et les réseaux qui les relie. Cette approche associe nécessairement histoire intellectuelle, philosophie politique, sociologie des idées ; l'entreprise est ambitieuse, mais couronnée de succès. L'ouvrage est fascinant dans ses analyses extrêmement détaillées et bien informées ; le sujet difficile des relations entre un intellectuel et des gens de pouvoir est en particulier traité avec beaucoup d'intelligence et de doigté. Bref, ce livre est indispensable à qui veut comprendre l'évolution du climat intellectuel dans les milieux conservateurs au XX<sup>e</sup> siècle au travers de la carrière d'un personnage très représentatif.

Ma principale remarque consiste en une observation inspirée par ce travail. Elle porte sur la caractérisation de la pensée de Yasuoka. Comme le titre le dit, cette pensée est placée d'emblée sous le signe du « confucianisme ». Or ce label, faute de longues explications, risque de conforter un malentendu fréquent : celui qui veut que la pensée confucianiste ait profondément influencé les réflexions des intellectuels japonais du siècle dernier, comme Yasuoka (c'est bien ce qui est suggéré dans plusieurs remarques p. 12-14). Il suffit cependant de remarquer que de nombreux auteurs contemporains, exposés à la même éducation, aux mêmes traditions, au même environnement que Yasuoka, démontrèrent vis-à-vis du confucianisme des attitudes radicalement différentes (l'auteur cite d'ailleurs les exemples de Tsuda Sōkichi et de Shiratori Kurakichi), pour saisir le caractère circulaire de cette explication.

De fait, Eddy Dufourmont est parfaitement conscient que le terme « confucianisme » peut porter à malentendu (p. 12). Il reconnaît l'utiliser par commodité, mais je pense qu'une discussion plus soutenue aurait été bienvenue.

Bien sûr, Yasuoka se réclame du confucianisme. Mais ce n'est pas parce qu'il invoque les valeurs dites confucéennes de piété filiale, de solidarité familiale ou de respect de l'autorité qu'on doit le voir sous l'emprise du « confucianisme ». À ce compte-là, on devrait dire de l'idéologie du régime de Vichy qu'elle était confucianiste.

Il faut distinguer les thèmes profonds du discours de Yasuoka, et leurs raisons, du vocabulaire dont ce discours s'habille. Et pour comprendre le discours de Yasuoka, il faut donc d'abord considérer l'état d'esprit, ou la sensibilité, qui l'amène à choisir ses références, confucianistes et non confucianistes.

Or, cette sensibilité est une vague, mais profonde, inquiétude quant aux conséquences morales et aux répercussions sur les structures sociales et familiales des modes de vie modernes. C'est cette inquiétude qui explique les thèmes de la décadence, de la philosophie naturaliste, de l'harmonie avec l'univers, constants dans le discours de Yasuoka. Mais, à l'époque, ces thèmes sont présents à l'extérieur même du Japon et des pays de culture confucianiste. On les retrouve en particulier chez ces penseurs que justement Yasuoka, comme le souligne pertinemment Eddy Dufourmont, n'a cessé de citer : Oswald Spengler, Albert Schweitzer, Gabriel Marcel, Arnold Toynbee. Son discours, en fait, n'est qu'une variante japonaise du grand discours conservateur qui se développe alors.

Quant au vocabulaire, il est confucianiste simplement parce que, pour Yasuoka, penseur japonais du milieu du <sup>xx</sup>e siècle, ce vocabulaire est celui qui s'impose naturellement pour exprimer aussi bien ces thèmes universels – la nécessité de l'ancrage dans un passé idéalisé, le rôle de la culture nationale et régionale, l'exaltation de la « tradition » – que des thèmes plus particuliers comme le pan-asianisme. Mais même ce vocabulaire est constamment mâtiné d'un langage personnaliste et truffé de références à la philosophie de Wang Yangming.

Je ne veux pas dire qu'Eddy Dufourmont ne saisit pas cela – bien au contraire, il mentionne plusieurs fois, et toujours à bon escient, les affinités de Yasuoka avec les conservateurs occidentaux, et introduit « conservatisme » dans son titre. Il note même que « le confucianisme ne peut être conçu sans les hommes et les femmes qui s'en réclament. Ce sont eux qui font le confucianisme à la fois sur le plan du discours et de la pratique » ; et il définit le discours comme « les propos tenus au nom du confucianisme ». Mais sans doute vaudrait-il la peine de systématiser ces remarques pour essayer (sans grandes illusions !) de tordre le cou

une fois pour toutes à ce schéma de l'« influence confucianiste » qui s'obstine à ne pas voir que les agents, délibérément ou non, « jouent » avec les vocabulaires, et loin d'être leurs prisonniers, les interprètent toujours à leur manière. C'est bien ce que fit Yasuoka, et c'est bien ce que montre en fait ce beau travail.

Olivier ANSART  
University of Sydney